LA PEINTURE,

POËME.



MDCC. LV.

Ille per extentum funem mihi posse videtur
Ire... meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet,
Ut magus, & modò me Thebis, modò ponit
Athenis.

Hor. de Arte.

* Voyez dans les melanges philologiques et critiques du p. Oudin ouv. posthume donné par M. Michaut un jugement fort different de ce poëme a qui il refuse aucun.

EXTRAIT
DU
DICTIONNAIRE
DES BEAUX-ARTS.

Page 266. seconde édition, art. Dufresnoy.

» ON a de ce Peintre un Poëme Latin sur son
» Art, lequel a été traduit en Italien, en An-
» glois, & en François. On l'a comparé pour le
» goût & la bonté à l'Art Poëtique d'Horace.
» En 1736. M. l'Abbé de *Marsy* a donné
» un Poëme sur le même sujet, encore en La-
» tin *, recherché de ceux qui aiment à retrou-
» ver le génie des Auteurs du siécle d'Auguste
» dans les écrits de leurs Imitateurs. On désire-
» roit que quelque Amateur traitât dans nôtre
» langue cette matière difficile par la correction
» du dessein, la richesse des idées, la variété des
» images, la vérité de coloris qu'on a droit d'y
» exiger. On nous apprend que M. *Baillet de*

* Il est traduit en François par M. Meusnier de Querlon.

» *S. Julien* & M. *Watelet*, Associé-libre de
» l'Académie Royale de Peinture, courent la
» même carrière : il y a lieu de leur promettre le
» plus grand succès, si l'on en croit un augure
» fondé sur le sçavoir & les talens. «

On a encore un Poëme de Perrault sur la Peinture, mais fort plat, quoique vanté en son tems ; & le Poëme de Molière sur le Val-de-Grace, qui n'est pas digne d'un si grand homme. *Quantis non egeo !* pourroit dire un Peintre : aussi mon dessein n'a-t-il pas été de donner des préceptes, mais de célébrer un Art que j'aime.

LA

PEINTURE,

POËME.

JE chante dans ces vers la magique imposture
De cet Art plus qu'humain, rival de la nature,
Dont le charme puissant autant qu'ingénieux
Peint jusqu'à la pensée, & parle à tous les yeux ;
Art qui donne aux objets que son feu multiplie
L'esprit avec le corps la couleur & la vie.

O toi, dont la beauté fit mon premier amour,
Peinture, que j'aimai dès que je vis le jour ;
Si depuis méprisant des discours téméraires
Qui rabaissent ton Art parmi les plus vulgaires, (1)
J'osai nourrir mes yeux, mon cœur & mes esprits

(1) C'est assez la coutume, surtout en France, de mépriser souvent par ignorance ou par air, ce qu'on estime au fond, ou bien ce qu'on ne connoît pas.

Des chefs-d'œuvres divers ſous ton ordre entrepris;
Vien, dévoile à mes ſens tes auguſtes myſtères,
Dirige tes crayons dans mes mains téméraires,
Allume dans mon ſein ces tranſports créateurs
Des reſſorts du génie inſtrumens & moteurs,
Ce feu noble & ſacré, cet orgueil de notre Etre
Où l' Homme égal aux Dieux ſemble ſe reconnoître,
Ce don qu'aucun effort ne ſauroit obtenir;
Et qu'il faut éprouver pour te bien définir.

C'eſt en vain qu'un Mortel dépourvû de génie
Du concert des couleurs veut tenter l'harmonie:
Qu'il prétend, par des traits groſſiers & ſans appas,
Faire paſſer dans nous un feu qu'il ne ſent pas;
Ou que fier des larcins dont il fit ſa Science,
Pillant dans ſes tableaux l'Italie & la France,
Sans jamais par lui-même oſer prendre l'eſſort,
Il eſpére, au moyen de ce ſublime effort,
Dans ſon eſprit borné qu'il met à la torture
Par l'habitude enfin remplacer la Nature.
Il conſume ſans fruits ſes ſoins laborieux:
Ce n'eſt rien pour notre Art qu'une main & des yeux.

Fuyez! N'eſpérez rien de vos ſoins téméraires,
Artiſans ſans génie, Ouvriers mercénaires,
Qui dans ce champ de gloire attirés par la faim,
Enviſagez pour but non l'honneur, mais le gain;

Allez, portez ailleurs cette vile induſtrie :
Yvres du fol eſpoir dont votre ame eſt nourrie,
Il faut pour le remplir battre un autre ſentier.
La Peinture eſt un Art, & non pas un mêtier.

Et vous, qu'avec ſes dons la Nature a fait naître,
Pour remplir vos deſtins, ſongez à vous connoître.

Tout Mortel ne peut tout. Dans ce foible univers,
Ainſi que les objets les talens ſont divers.
L'un, traçant à mes yeux de champêtres images,
Proméne mon eſprit dans de longs (1) payſages,
Par un contraſte heureux me fait voir tour à tour
Le jour vainqueur des nuits, la nuit chaſſant le jour,
Des rochers, des déſerts, des abìmes ſtériles,
Ou de riches moiſſons & des côteaux fertiles,
Un Ciel pur & ſerain, d'argent, d'or & d'azur,
Ou l'Hémiſphére en dueil ſous un nuage impur,
Des fleuves de leur onde abreuvant les campagnes,
Ou tombant à grand bruit du ſommet des montagnes.

L'autre, avec artifice employant les couleurs,
Imite le ſatin & le velours des fleurs.
Pour le front des vainqueurs prépare une couronne :
Aux dons brillans de Flore unit ceux de Pomone ;
Et ſemble dire aux yeux, en fixant leur regard,

(1) L'Auteur a voulu exprimer ici la perſpective Aërienne.

Vous plaire & vous inſtruire eſt le but de notre Art.

Ici plus grande encor, la fière Architecture
Prend un nouvel éclat des mains de la Peinture.

Plus loin, par ſes efforts, le pinceau créateur
Semble avoir ſurpaſſé les vœux de ſon Auteur:
Je voi, je reconnoi l'ame par les viſages (1).
C'eſt ainſi que toujours nouvelle en ſes ouvrages,
La Nature inconſtante & mobile à ſon choix,
Prenant en nous formant ſes caprices pour loix,
Varie à l'infini les fruits dont elle eſt mère,
Cet air, tout ce maintien, ces traits, ce caractère,
Que ſur chacun de nous ſa main ſemble imprimer;
Et qu'un Peintre ſavant ſurtout doit exprimer.

Quel bras de Promethée oſant ravir la flame
A l'inſtinct de la Brute ajoûte encore une ame?
Nous fait voir des forêts les hôtes tous égaux,
De l'homme fier & vain plus ſuperbes rivaux.
Plus courageux, plus fiers, plus ſoumis, plus dociles,
Plus juſtes, plus prudens, plus chaſtes, plus tranquiles,
Plus ſobres, plus actifs, aux travaux plus conſtans,
Plus fidéles amis, plus fidéles amans,
Rois de cet univers, ſi la fourbe & l'adreſſe,
L'artifice toujours appui de la foibleſſe,

(1) *Ex vultibus eorum cognoſces eos.* Petrone.

Et les piéges couverts à la force tendus
N'étoient pas des humains les premières vertus.

Ainsi, de mille attraits ta main, docte Peinture,
Orne, éléve, embellit, enrichit la Nature,
A ses moindres effets sait nous intéresser;
Et pour la rendre mieux cherche à la surpasser.
Ce Ciel, si varié dans sa vaste étenduë,
Diaphane & mouvant semble fuir à ma vûë.
Le cristal de ces eaux, l'ombre de ces forêts
Contre les feux du jour m'offrent un libre accès.
Que j'aime à m'égarer sous ces vastes Portiques,
De l'orgueil des humains monumens magnifiques!
Pomone a sur ces fruits répandu ses couleurs.
Mes sens sont enchantés du parfum de ces fleurs.
Les brutes, loin de l'homme; & plus sages peut-être,
Sont libres dans ces bois & m'enseignent à l'être.

Mais c'est peu d'élever les plus humbles sujets,
D'abaisser nos regards sur les moindres objets;
Si l'Artiste borné, sans génie & sans force,
De la Nature en tout ne nous peint que l'écorce;
S'il ne cherche pour but de ses soins curieux
Qu'une vaine apparence, ou le plaisir des yeux.

Où m'as-tu transporté, Déesse enchanteresse?
Quel nouveau feu dans moi fait passer son yvresse?

Quel jour plus lumineux a frappé mes regards,
Quels chef-d'œuvres vivans naîſſent de toutes parts!
C'étoit donc peu pour toi, ſéduiſante Peinture,
De tromper par ton art, l'Art même & la Nature;
Cet art vouloit un but & des projets plus hauts,
De plus nobles ſuccès pour tes nobles travaux.
Pour couronner ta gloire, ainſi que ton ouvrage,
Dans le fond de nos cœurs il ſe fraye un paſſage,
Y réveille à la fois la Pitié, la Terreur,
L'Amour, l'Ambition, la Haine & la fureur,
Toutes nos paſſions, ces idoles ſi chères,
De l'ame des humains tyrans trop volontaires.

Que vas-tu décider (1), inflèxible Brutus?
Quel arrêt vont porter tes farouches vertus?
Ton fils eſt à tes piés; ſon amour les embraſſe:
Son courage, ſes pleurs, ſa jeuneſſe, ſa grace,
Rome, qui par ſa mort craindroit de t'immoler,
Rome qui lui pardonne, & qu'il a fait trembler,
Le Peuple, le Sénat, l'Univers en allarmes,
Tenant fixés ſur vous ſes yeux baignés de larmes;
Rien ne peut t'amollir, ta dure auſtérité
Brave Rome, ton ſiécle & la Poſtérité:
La Nature frémit de cet arrêt ſévére;
Il meurt! & pour bourreau Titus n'a que ſon Père.

(1) La PITIÉ.

Dans ce Palais ſiniſtre (1), où tout fait friſſonner,
Quel monſtre après vingt ans ne ſauroit pardonner?
Le tems qui détruit tout augmente encor ſa rage.
Sa tranquille fureur, dévorant ſon outrage,
Se tait, pour mieux tromper un Frère infortuné
Par ſa feinte douceur dans le piége entraîné.
Que vois-je? avec horreur la Mer fuit ce rivage,
Le Soleil d'épouvante a voilé ſon image;
La Terre ſe diſſoud: en ces funeſtes lieux
Tout ſemble révolter la Nature & les Dieux.
Tu demandes ton Fils? Ah! malheureux Thyeſte,
Fui plutôt pour jamais un climat trop funeſte:
Ce fruit de ton amour, par toi ſi deſiré,
Déſormais ne ſauroit en être ſéparé.
Pour mieux frapper ton cœur, le parricide Atrée
De ce cœur trop ſincère a ſçu s'ouvrir l'entrée;
Et ce fils palpitant qu'il te ſert par morceau
Dans ton ſein paternel a trouvé ſon tombeau!

Mortels! voyez l'excès où l'Amour vous entraîne.

Ici le traître Egyſte (2), appuyé de ſa Reine,
Aidé de Clytemneſtre, & pouſſé par ſa main,
Trop infâme adultère, & plus lâche aſſaſſin,
Sert les affreux complots d'une femme perfide,
Au ſein d'Agamemnon plonge un fer homicide;

(1) La TERREUR.
(2) L'AMOUR & ſes fureurs.

Et s'apprête avec elle à partager en paix
Sa couronne & ſon lit pour fruit de ſes forfaits.
Mais des Dieux vainement ils bravent la vengeance.
Erynnis les a vus dans l'ombre du ſilence :
Bientôt cette furie, excitant ſes ſerpens,
Doit porter dans leurs cœurs ſes remords dévorans;
Préſenter à leurs yeux, qu'éfraye ſa juſtice,
Les horreurs de leur crime & celles du ſupplice ;
Leur montrer dans la nuit le pâle Agamemnon,
Suſcitant un vengeur dans ſa propre maiſon,
Et le Ciel puniſſant, juſte dans ſa victime,
La Mère par le Fils, le crime par le crime.

(1) Tremble, Mortel hardi, mais trop ambitieux,
La gloire vainement t'éleve au rang des Dieux.
Tremble ; ſi ta valeur funeſte à la Patrie,
Prétend la ſubjuguer après l'avoir ſervie.
Tyran ! eſpère-tu faire accepter des loix
A tes concitoyens, maîtres de tant des Rois (2) ?
Rome au deſſus du joug que ta main lui propoſe
Ne connoît d'autres loix que celles qu'elle impoſe.
En vain le Monde entier couronna tes vertus,
Céſar, crain de regner, ſi tu connois Brutus !

Il ne m'écoute pas ; ſon ame audacieuſe

(1) L'AMBITION.
(2) . . . . . . *Populum latè Regem.* Virg.

Pour craindre des dangers eſt trop ambitieuſe.
A de nouveaux honneurs il s'agit de courir,
Ce qu'il en a n'eſt rien s'il en peut acquerir.
Si puiſſant eſt l'excès du feu qui le dévore !
Et Céſar n'a rien fait (1) s'il peut plus faire encore.
Guidé par cet eſpoir il paroît au Sénat,
On s'empreſſe, on l'entoure.. o Rome! o Peuple ingrat!
Eſt-ce ainſi, que pour loix prenant vos injuſtices,
Du plus grand des humains vous payez les ſervices ?
Des pâles conjurés les avides poignards
Sur ce héros ſurpris fondent de toutes parts
C'en eſt fait ! & Brutus qui de lui tient la vie,
Ce monſtre, cet ingrat à Céſar l'a ravie ;
Il méconnoît ſa voix & la main qu'il lui tend,
Furieux de venger ſur un Père expirant,
Sans frémir de ce ſang où ſa main s'eſt trempée,
Caton, la liberté, la Patrie & Pompée.

(2) C'eſt un ſecret penchant que nous éprouvons tous,
Il naît, ſe fortifie, & ne meurt qu'avec nous,
Nous aimons par inſtinct ceux qui nous firent naître
Et croyons tout devoir à qui nous devons l'être.
Notre cœur généreux, plein de ces ſentimens,
Aime à multiplier ces tendres mouvemens :
Les neveux, les amis, les parens de nos Pères

(1) *Nil actum reputans ſi quid ſupereſſet agendum.* Lucain.
(2) La HAINE.

Partagent avec eux ces reſpects volontaires ;
Chacun d'eux les reçoit & les rend à ſon tour,
Et les degrés du ſang ſont des degrés d'Amour.
Mais quand l'indépendance amenant la diſcorde
Des Pères & des Fils a troublé la concorde,
Ou qu'un vil intérêt, deſtructeur des maiſons,
Dans nos cœurs à longs traits répandant ſes poiſons,
Une fois a rompu ce lien invincible,
Plus le ſang nous unit, plus la haine eſt terrible.

Thébe en vit autrefois un exemple fameux
Deux Frères, nés d'un ſang proſcrit, inceſtueux,
Surpaſſant en fureur les crimes de leur race
Comblerent dans ſes murs leur fratricide audace.
Tous deux las de verſer le ſang de leurs ſujets,
De s'abhorrer toujours, ſans ſe venger jamais,
Et de commettre au ſort leur rage impatiente
Choiſirent dans leur bras une route moins lente.
L'un vers l'autre avec joye (*) on les vit s'avancer,
Se meſurer, ſe joindre, ainſi que ſe percer
Tomber, & ranimant leur ſacrilége envie,
Pourſuivre en ſon rival les reſtes de ſa vie
Et contens de la perdre en pouvant la ravir
Se rapprocher tous deux, s'égorger & mourir.

(*) Ce vers doit être prononcé lentement, pour faire ſentir l'eſpèce de joye dont je parle ; joye barbare & menaçante, & pour laquelle notre Langue ſemble manquer d'expreſſion.

A ces Frères éteints, par leur haine célèbres,
Thébes fit décerner tous les honneurs funèbres;
Et l'on réunit morts, ſur un même bûcher,
Ceux, que vivans, le ſáng n'avoit pû rapprocher.
O prodige! à l'inſtant la flamme diviſée
Se ſépare ſur eux, ardente & courroucée:
A travers l'épaiſſeur de ſes globes brûlans
On croit voir dans les airs leurs Spectres menaçans
S'indigner en mourant d'un ſoin qui les honore;
Et dans ces cœurs glacés la haine vit encore.

FIN.